

Zeitschrift: Le mouvement féministe : organe officiel des publications de l'Alliance nationale des sociétés féminines suisses

Herausgeber: Alliance nationale de sociétés féminines suisses

Band: 31 (1943)

Heft: 645

Nachruf: Lida Gustava Heymann

Autor: E.Gd.

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 22.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

apparaître sur la toile l'invisible. Rilke, qui en 1925, avait été conquis par les *Images* de Giauque, exposées à Berne, sans doute parce que les sensibilités de ces deux écorchés étaient faites pour s'entendre, lui écrivait : « Le visible est pris d'une main sûre, il est cueilli comme un fruit mûr, mais il ne pèse point, car à peine posé il se voit forcé de signifier l'invisible ». Impossible d'analyser mieux avec des mots l'art de Giauque. Rilke comparait ces précieuses petites choses aux « hai-kai » japonais, ces minuscules unités poétiques qui en trois vers, expriment tout et suggèrent davantage encore.

Les huiles de Giauque, qu'elles représentent un coin du parc de Mon Repos à Lausanne, une allée de verdure à Baden ou une maison d'Ascona, restent de petites dimensions, mais ce sont de grandes choses; sur une toile de vingt à trente centimètres carrés, elle enferme toute la nature avec le rose blanche, prête à s'effeuiller, et toute la tristesse de son âme dans un petit bouquet fait de feuillages ramassés, en hiver, après le passage du jardinier.

Le départ de Sophy Giauque nous laisse appauvris; on avait besoin de ces rendez-vous avec son œuvre, dans son atelier ou chez elle; on cherchera, sans plus rien retrouver, ses jugements si sûrs, ses opinions si franches et si nettes; ses camarades, pour qui elle fut toujours loyale, ne bénéficieront plus de ses conseils pour accrocher leurs toiles dans les salles d'exposition. Une pensée cependant nous adoucit cette séparation: Sophy enfin a trouvé la paix.

S. BONARD.

Lida Gustava Heymann

C'était une figure bien connue des réunions féministes internationales de l'avant-guerre, et même de l'autre avant-guerre, et qui personnifiait si admirablement le féminisme des temps héroïques qu'on la croyait facilement encore plus âgée qu'elle n'était en réalité: son décès survenu à Zurich, des suites d'un cancer, cet été, nous apprend qu'elle avait 75 ans, ce qui est assurément un bel âge; mais pourtant pas celui d'une de nos toutes premières pionnières.

C'est que Lida Gustava, « L. G. H. », comme on l'appelait par abréviation dans un cercle d'intimes, s'était déjà très jeune consacrée à notre cause comme à celles qui lui sont semblables: le droit de la femme à sa personnalité, à son travail, à son activité indépendante certes, mais aussi ce même droit imprescriptible pour tout être humain, quel qu'il soit, et par conséquent liberté sociale et justice sociale pour tous. C'est selon cette inspiration qu'elle s'attacha, et vu les possibilités dont elle disposait comme fille d'un riche commerçant de Hambourg, à travailler pour l'amélioration de la situation de la femme: on lui doit ainsi la création d'un *settlement* féminin destiné aux travailleuses, puis d'un gymnase moderne pour jeunes filles, puis encore d'une école de commerce féminine, alors qu'en même temps elle groupait en une organisation les employées de commerce, puis les actrices, et menait une lutte sans merci contre les maisons de tolérance et la réglementation de la prostitution. Inutile de dire qu'elle était suffragiste dans l'âme et que, avec son amie fidèle, sa compagne inséparable, dont on ne se représentait pas la silhouette sans la sienne, Anita Augspurg, elle fut une des fondatrices de la première Société allemande pour le suffrage féminin.

Ce sont là de beaux titres de gloire, et l'on pourrait s'étonner que Lida Gustava Heymann

n'ait pas, dans les temps brefs, mais si favorables à l'essor féminin, de la République de Weimar, occupé la place en vue à laquelle l'appelaient certainement ses capacités, et usé de l'influence en faveur de nos idées que possédèrent à cette époque-là une Alice Salomon, par exemple, ou d'autres chefs incontestés du mouvement féministe allemand. La raison, il faut la trouver dans son indomptable indépendance d'esprit et de caractère, dans son horreur des partis politiques et de leurs compromissions et combinaisons, et dans le fait que, aussi bien à l'égard du féminisme qu'à celui de la vie publique, elle manifesta toujours une âme de franc-tireur. Ce fut cependant à la Ligue Internationale de femmes pour la paix et la liberté que l'attachèrent essentiellement ses idées. Pacifiste convaincue, et dont les idées arrêtées, en ce domaine comme en d'autres, effrayèrent parfois certains esprits plus modérés, elle fut une des fondatrices de cette Ligue si tôt après le Congrès de La Haye en 1915, et accomplit pour elle un travail précieux, notamment en présidant sa Commission contre l'opium et en collaborant à la Conférence organisée par elle à Francfort en 1929 contre les méthodes de la guerre scientifique.

L'on peut bien penser que, professant les idées et les principes qui étaient si passionnément les siens, Lida Gustava Heymann ne put rester dans son pays lorsque y prit naissance la doctrine nationale-socialiste, si totalement opposée à tout ce qu'elle avait toujours défendu, toujours pratiqué, toujours cru. Elle quitta donc l'Allemagne avec Anita Augspurg, et vint s'installer à Zurich, où s'écoulèrent les dix dernières années de sa vie, dans une retraite et un renoncement qui ont aussi leur grandeur. Sans jamais se plaindre, toujours héroïquement fidèle à ses principes, elle entoura de ses soins les plus dévoués son amie, plus âgée qu'elle de dix ans, et dont l'on comprend la douleur de la voir partir avant elle; elle garda autant que faire se put d'étroites relations avec le mouvement féministe et pacifiste international qui lui était si cher, et ne cessa de défendre partout où cela lui était resté possible les idées directrices de sa vie. Quelques travaux littéraires l'occupèrent encore: elle en avait même envoyé un à notre journal, qu'il ne nous fut malheureusement pas possible de publier avant sa mort. « Vivez pour la liberté » furent ses dernières paroles à celles qui l'entourèrent: à toutes celles-ci, à la Ligue des Femmes, à sa compagne si cruellement atteinte

par ce deuil, vont ici nos pensées de chaleureuse sympathie comme l'expression de notre respect pour cette nature si ferme que rien, jamais rien, n'aurait pu faire reculer d'un pouce sur ce qu'elle estimait vrai.

E. Gd.

Mme Rosa Abernethy

Ce numéro du *Mouvement* était déjà sous presse quand nous est arrivée la triste nouvelle du décès d'une fidèle abonnée, qui fut aussi une fidèle féministe, Mme Rosa Abernethy, secrétaire générale de la Ligue des Femmes juives, dont le siège est à Genève.

Fixée depuis bien des années dans notre ville, à l'Université de laquelle elle avait, sauf erreur, fait ses études de sciences sociales, Mme Abernethy était en effet une féministe de vieille roche et n'avait jamais manqué à ce titre d'apporter tout son appui à notre mouvement. Mais la partie capitale de l'effort de sa vie, elle la consacra au mouvement sioniste dont elle fut une adepte convaincue et enthousiaste, défendant à chaque occasion les droits de sa race. Ces droits, elle les défendait également avec vigueur dans la Ligue des Femmes juives, fondée en 1920, et dont le but est à la fois de lutter contre la stupidité criminelle de l'antisémitisme et de préparer la paix, sans laquelle aucun régime de justice n'est possible. A ce titre, Mme Abernethy participait efficacement à l'activité des groupements féminins internationaux établis à Genève et dont elle était une figure bien connue, organisait des conférences, répandait des publications toujours fortement documentées, ses études l'ayant préparée à de solides travaux de politique et d'histoire contemporaine. Elle fut notamment membre du Comité pour la paix et le désarmement créé en 1932 par les grandes organisations féminines internationales, aux travaux et Conférences duquel elle participa régulièrement, apportant à ces discussions, comme à d'autres réunions et groupes d'études du même ordre, ses connaissances et ses convictions.

Ceci est dire à quel point elle souffrit moralement des persécutions et du martyre endurés en tant de pays par ses coreligionnaires! Sa santé s'altéra profondément, ce qui l'obligea peu à peu à restreindre son activité, si bien que nous ne l'avions plus revue depuis bien des mois, elle, si fidèle pourtant aux séances d'intérêt pacifiste et féministe qui lui tenaient tant à cœur. Que les siens si cruellement touchés, et que ses collaboratrices en deuil veuillent bien trouver ici l'expression émue de notre regret personnel et de notre chaude sympathie.

E. Gd.

ALLIANCE NATIONALE DE SOCIÉTÉS FÉMININES SUISSES

XXXXII^e Assemblée générale à St-GALL

Samedi 25 et dimanche 26 septembre 1943

Salle du Grand Conseil (près de la cathédrale)

Samedi 25 septembre, 14 h.

ORDRE DU JOUR :

1. Bienvenue.
2. Rapport du Comité.
3. Rapport de la trésorière.
4. Rapport des vérificatrices.
5. Lieu de la prochaine assemblée.
6. Communications :
 - a) du point de vue médical :
Dr. René Girod, Genève.
 - b) du point de vue juridique :
Mlle Elisabeth Nägeli, Winterthur.
7. Divers.

(Thé à 16 h. 30)

A 20 h. 15 :

Soirée familière

au Konzerthaus Uhler (près de la caserne).

Invitation de la Frauenzentrale de St. Gall.

Dimanche 26 septembre, à 10 h. 10 précises,

à la salle du Grand Conseil.

La femme au service du pays : 1. Éducation patriotique ; a) dans la famille :

Mlle Hélène Stucki, Berne ;

b) à l'école :

M. H. Lumpert, St-Gall.

2. La femme dans la vie nationale :

M. Egger, Professeur de droit, Zurich.

Allocution de M. le conseiller fédéral Kobelt.

A 12 h. 45 : Repas en commun au Konzerthaus Uhler, près de la caserne.

L'après-midi, course à Peter und Paul ou visite de la ville.



Livres de femmes

Milly Braissant¹

Bientôt il n'y aura plus, dans nos vallées jurassiennes, une seule ferme où l'on vous rende le bonjour en français. Quel drame que cet abandon par ses fils de notre terre romande !

Une jeune femme s'en est avisée, une jeune paysanne vaudoise du Milieu du Monde. Elle en a fait le sujet de son premier roman : *La Sapinière*, qui parut l'automne dernier et dont on a trop peu parlé. Au thème initial d'ailleurs, l'auteur en avait mêlé un autre: celui de l'attachement d'une jeune fille au domaine familial. Comme ses parents n'ont pas de fils qui puisse le reprendre, Marguerite Rebaud sacrifie son amour pour un jeune étudiant de la ville voisine: elle épousera Hans, le valet bernois, qui se montre capable et désireux de cultiver en maître les terres de la Sapinière. Mais ce Hans, si laborieux, a les défauts de ses qualités. C'est un homme intéressé, dur aux autres comme à lui-même. Dans

ce Jura pauvre, au ciel brouillé, qui lui inflige de dures déceptions, il ne prend pas racine. Entraîné par des amis politiques, supporté plutôt qu'aimé par sa femme, il se met à boire. Bientôt il parle de vendre le pauvre domaine pour en acquiescer, dans la plaine vaudoise, un autre, qui soit gras et rémunérateur. Et, parce que sa femme s'y refuse, activant la fermentation du regain, il met le feu à la Sapinière. Chassé de la maison par Marguerite, il finira, un jour d'hiver et de verglas, par se tuer en dévalant avec son attelage dans la grande charrière au-dessus de laquelle il s'en était allé charger des billes de sapin. Et la jeune femme, aidée de son petit garçon, reprendra la tâche ardue, sur ce sol ingrat qu'elle aime plus que la vie.

Tout cela Milly Braissant l'a conté avec une sobriété, une précision de termes, une vérité qui sont à la fois d'un écrivain très doué et d'une paysanne qui sait de quoi elle parle. Marguerite Rebaud, ce n'est pas elle sans doute, et c'est elle pourtant. « Presque un portrait, ce roman, a écrit Pierre Deslandes, dans la préface. L'histoire d'une forte nature, dans un cadre de même force, dans la possession et l'exercice d'une hérité bien consciente et d'une fidélité à sa nature, à ses promesses, à ses attachements, même s'ils ne relèvent que de la loi des hommes. L'histoire d'une robustesse de femme, telle que la goûtent ceux qu'anime en toutes choses le respect de la femme pleinement femme, de la femme accomplie ».

Les Braissant sont de vieille souche autochtone: les archives de Chevilly en font foi. Depuis près de trois siècles, ils exploitent ce moulin dont l'énorme roue, tournant sur le Veyron,

anime les grosses meules de pierres horizontales. Sous le même toit, ample et bossu, s'abritent aussi le vieux pressoir à cabestan, le pressoir à cidre, fait d'un bloc de pierre girant dans un tami, la concasseuse pour les noix, le fourneau sur lequel on fait chauffer les cerneaux écrasés avant de les faire passer sous la presse où coule l'huile fine. Chauffer la pâte, c'est l'opération la plus délicate, car, pour une seconde d'inattention, pour un brin d'inexpérience, voilà qu'elle sent le brûlé ! Comme pour la gelée de framboises, il y faut le tour de main... qui ne s'apprend pas. Aussi, le maître du moulin, le père de Milly étant mort voici quelques années, c'est un de ses anciens ouvriers, un vieillard de 72 ans, qui le remplace. On sait bien qu'un pareil métier ne convient pas à « des jeunets » qui font tout à la va-t'en-vite.

Chaque génération de Braissant ayant ajouté à l'industrie familiale quelque branche nouvelle, voici encore une scierie pour les bois des forêts voisines et un battoir pour le blé. Autrefois les paysans de Chevilly amenaient au père Braissant toutes leurs moissons. Dès l'aube grinçant sur la pente les lourds chars de gerbes dont le sabot entamait le chemin vicinal. Tard, le soir, parfois au clair de lune, l'échine creusée, ahant et suant, les chevaux remontaient la charge de paille blonde. Tout le vallon retentissait des claquements de fouets et des jurons des paysans. Aujourd'hui un battoir électrique est installé au hameau. Celui des Braissant ne sert plus qu'à leur usage. N'empêche que, fidèles au vieux moulin, les voisins continuent de lui amener la vendange de leurs parchets sis dans la plaine, les pommes de leurs vergers, les faines et les noix,

denrées aujourd'hui précieuses.

Avec des gestes calmes et des phrases claires, Milly Braissant m'explique toutes ces choses. Debout devant moi, dans sa robe de cotonne à fleurs, c'est une belle et robuste jeune femme, au teint clair, aux cheveux blonds, naturellement ondulés et frisés aux tempes, au regard sans fraude, de ce bleu profond des chicorées sauvages. Tout en elle demeure simple et vrai. Sans rien exagérer — et c'est justement cette mesure qui donne tant de poids à ses paroles — elle évoque les périodes de sécheresses, quand la roue s'altère sur le Veyron, quand il faut ménager l'eau, l'amasser, la nuit, dans le réservoir, réduire les heures de travail. D'ailleurs le temps n'est jamais perdu, car le domaine qui couvre les pentes et le fond du vallon réclame aussi des bras à son service.

Et l'hiver ?... « Eh ! bien ! l'hiver... on est un peu envahi par l'eau et par la boue, mais on s'y fait ! » Pas l'ombre de récrimination. La jolie meunière n'est pas de ces pimbèches sur qui la ville, ses coiffeurs et ses cinémas, exercent leurs attrails. Son privilège de vivre en pleine nature, tout occupée de travaux simples et nécessaires, elle l'apprécie mieux que personne. Et s'il lui arrive de regarder dans les champs, dans le potager, « si ça pousse », elle sait aussi « voir » ce grand orage blanc et boulé qui monte dans le ciel, appuyé sur le Jura, ou ce coteau verdoyant que le printemps pique de jaunes pissenlits. Précisément parce qu'elle aime et connaît la terre mieux qu'aucun de nous, écrivains de Romandie, elle en parle avec cet accent de vérité qui conquiert l'adhésion. A la lire, à l'écouter, involontairement on songe à Raymonde Vincent. Une

¹ MILLY BRAISSANT: *La Sapinière*, 1 vol. Ed. La Baconnière, Neuchâtel.